

PORTRAIT LATIFA IBN ZIATEN



En écho à l'assassinat de son fils militaire par Merah, cette mère a créé une association en faveur des jeunes des quartiers.

Imad, «in memoriam»

Par **ONDINE MILLOT**
Photo **MARTIN COLOMBET**

Elle parle un français étonnant. Un parler précis, délicat, qui dit avec une grande finesse les choses et les sentiments. Et puis, par endroits, des erreurs de grammaire que ne ferait pas un enfant. Dans son apprentissage de la langue, entamé à son arrivée en France à 18 ans, Latifa ibn Ziaten a voulu aller à l'essentiel. Se concentrer sur le sens. Elle, la jeune fille marocaine de Tétouan venue rejoindre son mari, se souvient qu'elle était alors impatiente de «tout découvrir, tout comprendre».

Ce qu'elle a vécu il y a sept mois n'a aucun sens. Son fils, Imad ibn Ziaten, 30 ans, maréchal des logis chef du régiment parachutiste de Francazal (Haute-Garonne) est mort assassiné. Il est la première victime de Mohamed Merah. Tué parce qu'il était militaire. A la tribune, lors de l'hommage national aux victimes du terrorisme, il y a trois semaines, Latifa ibn Ziaten, 52 ans, face au président de la République, a raconté ce fils «fier de servir sa patrie».

Ensuite, elle a été contactée par des associations de victimes, impressionnées par cette petite femme qui serrait le bérêt d'Imad entre ses mains et parlait de «paix». Ils lui propo-

saient de les rejoindre. Elle a dit non. «Je ferais bien sûr des choses avec eux. Mais notre cause n'est pas la même. Eux vont du côté des gens qui pleurent. Moi, je pleure déjà beaucoup moi-même, ça me suffit. Je veux aller en face, de l'autre côté.»

Latifa ibn Ziaten a monté sa propre structure : l'association Imad-ibn-Ziaten pour la jeunesse et pour la paix (1). «L'autre côté», c'est celui de ceux qui, parce que «mal aimés, mal encadrés» risquent de «mal tourner». L'idée lui est venue vite. Ne pas laisser à l'horreur le mot de la fin. «Je voulais quelque chose pour que mon fils reste toujours avec nous. Qu'il ne soit pas oublié. Une association, je verrai Imad grandir dedans.»

Elle a commencé par traverser la France. De sa petite ville de Sotteville-lès-Rouen (Seine-Maritime) jusqu'à Toulouse. Invitée par le régiment d'Imad, quelques jours après sa mort. Elle s'est rendue sur les lieux où il a été abattu. «J'ai vu cet endroit triste, loin de tout. Je l'ai vu là, seul face à son tueur. Ensuite, il fallait que je continue.» Elle prend un taxi pour la cité des Izards, où Mohamed Merah a grandi. S'approche d'un groupe de jeunes. «Ils étaient en train de rouler leur pétard, je n'avais jamais vu ça avant. Ils avaient les lèvres bleues, les visages marqués, ça se voyait que ce n'était pas des jeunes faciles. Mais je n'ai pas eu peur. J'ai perdu un enfant, qu'est-ce qui peut m'arriver de pire?»

Elle leur a demandé s'ils connaissaient Mohamed Merah. Ils lui ont répondu que c'était «un héros de l'islam». Elle leur a dit que c'était l'assassin de son enfant. «Je les ai vus changer d'un coup. Ils sont devenus tout doux. Ils m'ont dit : "On est désolés."» Elle est restée avec eux. Les a écoutés raconter qu'ils n'étaient «rien», qu'ils se sentaient «perdus». «Il y en a un qui m'a pris la main : "Madame, je n'ai pas de formation, pas de travail, je me drogue, je sors et je rentre en prison, à quoi voulez-vous que je croie?"» Elle est repartie avec deux convictions. «Si on ne les aide pas, il y aura parmi eux un autre Mohamed Merah. Mais si on les écoute, on voit qu'ils sont autre chose. Ils voulaient m'inviter chez eux, me servir à manger.»

C'était il y a sept mois. Latifa était en vacances en Turquie avec son mari Ahmed, cheminot à la retraite. Un appel de France. On venait de retrouver Imad, abattu d'une balle dans la tête, près d'un gymnase. Il n'était pas en service, avait rendez-vous avec un acheteur pour vendre sa moto. «On a pris deux avions, j'avais l'impression qu'on n'arriverait jamais. Toutes les minutes je me levais je demandais à l'hôtesse : "C'est quand?" Mes enfants avaient besoin de moi, ils étaient perdus.»

Latifa ibn Ziaten a donné naissance à quatre garçons et à une fille. Agés de 20 à 32 ans, ils sont prof de sport, standardiste, policier, chargé de communication. Imad était le second. «Quand il était petit, il était trop attaché à moi, c'était le plus proche. Je ne pouvais pas sortir de la maison sans cacher mon manteau, mon sac. Quand il a grandi, il me racontait sa vie comme un ami. Il me conseillait, je le conseillais. Il me disait : "Maman, ces vêtements, ça te va bien!"» A sa mort, elle n'a «pas supporté» que l'enquête envisage, avant de l'écarter vite, la possibilité d'une activité délinquante d'Imad. «Mes enfants, je les ai élevés dans le respect de l'autre, des valeurs de la République.»

L'éducation, pour Latifa, «c'est tout». Elle en veut aux parents «qui laissent leurs fils dormir toute la matinée, et ensuite leur donnent de l'argent pour aller traîner, parce qu'ils ont peur d'eux». Chez elle, les enfants se levaient tôt, rangeaient leur chambre, mettaient la table, faisaient leurs devoirs. Mais choisissaient librement leurs activités, leurs sorties, leurs amis, leurs études et métiers futurs. «Quand ils étaient petits, on faisait les fêtes musulmanes, et aussi Noël. Je mettais le sapin, les cadeaux. Pour que quand ils parlent avec leurs amis à l'école, il n'y ait pas de différence. Le Maroc, c'est les racines, on y va en vacances. Mais on a fait des enfants ici, donc la vie, c'est ici. C'est en France que j'ai construit une maison, pas au Maroc.» L'islam, pour elle, c'est «la paix» et «c'est privé». Ni sa fille ni elle ne portaient le voile. «Mon mari n'est pas pour.» Elle s'y est mise à la mort d'Imad. «En signe de deuil, je ne peux pas me promener toute belle.» Latifa a perdu sa mère à 9 ans. Son père travaillait en Espagne, c'est sa grand-mère qui l'a élevée, avec ses quatre frères et sœurs. Elle a rencontré son mari à 17 ans. Il habitait en France, était revenu passer des vacances. Elle l'a épousé et suivi, vite embauchée à la cantine d'une école primaire. Elle dit que la France lui a «ouvert les bras». «Dès que je suis arrivée, une assistante sociale est venue m'expliquer comment faire pour apprendre le français, trouver un emploi. C'est des choses qu'on n'oublie pas.»

Elle aurait voulu que Mohamed Merah soit arrêté vivant, «qu'il réponde de ses crimes». Elle a trop de douleur à prononcer son nom, mais trouve important de regarder son «parcours». «Quand on voit ce qu'il a vécu, les foyers, la drogue, la prison, et pas de parents derrière. Ça fait beaucoup. On ne peut pas ignorer ça.» Avec son association, elle a lancé des demandes pour «aller dans les écoles, les cités, les prisons». Ses enfants la «soutiennent», son mari aussi, qui répond aux appels, au courrier. Le dimanche soir, elle continue de les réunir autour «d'un bon plat, spécialité espagnole, marocaine ou française». Quand elle parle, avec fierté, de cette famille nombreuse, âge, profession, présentation des enfants, elle dit «Imad, 31 ans». Le parachutiste est mort à 30 ans, quatre mois avant son anniversaire. Dans les mots de sa mère, il continue de grandir. ♦

(1) <http://association-imad.fr>

EN 7 DATES

1^{er} janvier 1960 Naissance à Tétouan (Maroc).

1977 Mariage. **1978** Arrive en France. **26 décembre**

1979 Naissance du premier de ses cinq enfants, Hatim.

29 juillet 1981 Naissance de son deuxième fils, Imad.

11 mars 2012 Mort d'Imad, assassiné par Mohamed Merah.

22 avril 2012 Création de l'Association Imad-ibn-Ziaten pour la jeunesse et pour la paix.